

La course au lopin de terre

Fiction n° 183, mars 1969: La course au lopin de terre
(*The people trap* - The Magazine of Fantasy and Science Fiction, juin 1968)

La récente parution dans Galaxie-Bis de Oméga, roman de Robert Sheckley, nous rappelait à quel point cet auteur était doué pour la description de sociétés aberrantes, aux coutumes déviées et aux traits grossissant monstrueusement ceux de notre civilisation. Voici, dans le New York du XXI^e siècle, l'histoire de la périlleuse odysée accomplie par un valeureux héros sur le trajet Jersey City -Times Square, ô combien semé d'embûches ! Comme presque tout ce qu'écrit Sheckley, on ne peut pas dire que ce soit là une nouvelle à prendre entièrement au sérieux...

C'était le jour de la course au lopin de terre — jour placé sous le signe de la fanfaronnade et de l'espoir, jour de tragédie sans fin, jour résumant à lui seul les malheurs de ce XXI^e siècle. Steve Baxter avait essayé, d'arriver en avance sur la ligne de départ, comme les autres concurrents, mais il avait mal calculé son temps et, maintenant, il était en difficulté. Son insigne de participant lui avait permis de traverser sans incidents l'exo-foule, l'enveloppe superficielle de la cohue. Mais on ne pouvait se fier ni à son insigne ni à ses muscles pour percer l'infrangible noyau interne constituant l'endofoule. Baxter estimait la densité de ce noyau humain à 8,7 — pas loin du seuil pandémique. Une étincelle pouvait jaillir à tout moment, bien que les autorités eussent à l'instant même pulvérisé des aérosols tranquillissants sur l'endofoule. Avec du temps, on pouvait en faire le tour. Mais Baxter ne disposait que de six minutes. Malgré les risques que cela comportait, il se dirigea directement vers la masse aux rangs serrés, affichant le sourire figé qui était absolument indispensable quand on avait affaire avec une configuration humaine de haute densité. A présent, il distinguait la ligne de départ, une haute estrade dressée dans le Glebe Park de Jersey City. Les autres concurrents étaient déjà là. Encore vingt mètres, songea Baxter. Si seulement les gens ne s'affolent pas... Mais, à l'intérieur du métacentre, il y avait encore un dernier obstacle à franchir, la cohue nucléaire formée des costauds à la mâchoire molle et aux yeux fixes — les hystérophiles agglutinants, pour employer le charabia des pandémiologistes. Compressés comme des sardines en boîte, réagissant à la manière d'un organisme unique, ces individus n'étaient capables de rien d'autre que d'opposer une résistance aveugle et une fureur irrationnelle à tout ce qui faisait mine de s'infiltrer à travers leurs rangs. Steve Baxter eut une seconde d'hésitation. La cohue nucléaire, plus dangereuse que les légendaires buffles aquatiques de l'Antiquité, dardait sur lui ses multiples yeux flamboyants, narines frémissantes, agitant lourdement et d'inquiétante façon ses innombrables pieds. Sans s'accorder le temps de réfléchir, Baxter plongea au sein de la populace. Des coups plurent sur sa tête et sur son dos, et l'effrayant mugissement de l'endofoule en délire parvint à ses oreilles. Des corps amorphes l'écrasaient, l'étouffant, le pressant, le broyant toujours davantage. C'est alors que, providentiellement, les autorités mirent le Muzak en marche. Cette ancienne et mystérieuse musique qui pendant plus d'un siècle, avait pacifié les furieux les plus intraitables ne faillit pas à son devoir. L'endofoule, endécibellisée, se figea dans une immobilité temporaire et Steve Baxter put se faufiler jusqu'à la ligne de départ. L'arbitre venait juste de commencer de donner lecture du règlement. Tous les concurrents et la plupart des spectateurs connaissaient ce document par coeur. Néanmoins, la loi exigeait qu'il soit lu à haute voix.

« Messieurs, » disait l'arbitre, « vous êtes réunis ici pour participer à une course en vue de l'acquisition de terrains relevant du domaine public. Les cinquante heureux élus que vous êtes ont été désignés par tirage au sort parmi les cinquante millions d'inscrits domiciliés dans la région de Winchester Sud. La course démarrera d'ici. La ligne d'arrivée est l'Office Latifundiaire de Times Square, à New York, soit un parcours moyen d'approximativement 5,7 milles statutaires. Les concurrents ont le droit de suivre l'itinéraire de leur choix, de voyager comme ils l'entendent : à la surface du sol, au-dessus du sol ou souterrainement. La seule condition qui vous est imposée est de vous présenter en personne à l'arrivée. Les remplacements sont interdits. Les dix premiers finalistes... »
Un silence de mort s'abattit sur la foule.

« ... se verront chacun attribuer un arpent de terre libre de toute servitude, lot comprenant les locaux d'habitation et le matériel aratoire afférent. En outre, la gratuité de transport pour l'aménagement sera assurée aux bénéficiaires et à leurs parents proches, le gouvernement prenant les frais de déplacement à sa charge. Le susdit arpent sera acquis patrimoniallement en franc-alleu et en toute propriété, et déclaré inaliénable pour le bénéficiaire et ses héritiers, ce jusqu'à la troisième génération. »

Un soupir monta de la foule à ces derniers mots. Pas un seul de ceux qui se trouvaient là n'avait jamais vu un arpent de terre libre de servitude, et la proportion de ceux qui avaient caressé le rêve d'en posséder, un était encore plus faible, et de loin. Un arpent de terre entièrement à soi, que l'on n'aurait à partager avec personne... cela dépassait purement et simplement les songes les plus déments

« Veuillez encore noter, » poursuivait l'arbitre, « que le gouvernement décline toute responsabilité en cas de décès survenant au cours de la compétition. Je dois insister sur le fait que le taux moyen de mortalité constaté dans les courses au lopin de terre est approximativement de 68,9 %. Tout concurrent désireux de se retirer de la compétition est encore admis à déclarer forfait sans risquer de pénalités. »

L'arbitre attendit. Un moment, Steve Baxter envisagea de renoncer à ce projet suicidaire. Il pourrait sûrement continuer tant bien que mal à substituer avec Adèle, les gosses, tante Flo et oncle George dans leur douillet appartement d'une pièce du lotissement à usage locatif pour revenus moyens du Mémorial Fred Allen, à Larchmont. Après tout, Steve n'était ni un homme d'action ni un spadassin tout en muscles, ni un bagarreur aux poings velus. Il exerçait la profession d'expert ès-déformations de systèmes et avait une bonne réputation. Par-dessus le marché, c'était un ectomorphe aux manières douces, aux muscles filandreux et au souffle court. Pourquoi, au nom du ciel, irait-il se précipiter la tête la première dans les périls que recelaient les quartiers ténébreux de New York, la plus célèbre des cités-jungles ?

« Tu ferais mieux de laisser tomber, Steve, » fit soudain une voix, tel l'écho inquiétant de ses pensées intimes.

Baxter se retourna et son regard se posa sur Edward Freihoff Saint-John, son voisin à Larchmont — un voisin riche et insupportable. Saint-John en personne, grand, élégant, le corps durci par la fréquentation des courts de tennis, Saint-John et son visage lisse et régulier à l'expression taciturne. Et dont les yeux, sous leurs lourdes paupières, se braquaient un peu trop fréquemment sur Adèle et sa gracieuse blondeur.

« Tu ne réussiras jamais, Stevie, mon vieux, » reprit Saint-John.

« C'est bien possible, » répondit placidement Baxter. « Alors que toi tu réussiras, je suppose ? »

Saint-John cligna de l'oeil et se caressa l'aile du nez du bout de l'index d'un air entendu. Depuis plusieurs semaines, il insinuait à qui voulait l'entendre qu'il possédait un tuyau

spécial que lui avait vendu un contrôleur de course véral, information qui augmenterait considérablement ses chances de traverser Manhattan Borough, la concentration urbaine la plus dense et la plus périlleuse qui fût au monde.

« Retire-toi, mon petit père, » fit-il sur le ton grinçant qui le caractérisait. « Retire-toi. Compte sur moi pour te dédommager. Qu'en penses-tu ? » Baxter secoua la tête. Il ne se considérait pas comme un homme courageux mais il aimait mieux mourir que d'être l'obligé de Saint-John. D'ailleurs, il ne pouvait plus continuer de vivre comme il vivait jusqu'ici. Au terme de l'avenant promulgué le mois dernier, qui complétait la loi domiciliaire familiale et en élargissait le champ d'application, il était maintenant tenu d'héberger trois cousines célibataires et une tante en veuvage, dont l'appartement monopiece du rez-de-chaussée qu'elles occupaient dans le complexe industriel de Lake Placid avait été démoli lors du percement du nouveau tunnel Albany-Montreal. Dix personnes dans une seule chambre, c'était trop, même avec des injections antichocs. Il fallait que Steve gagne son arpent de terre : c'était tout simple !

« Je reste, » dit-il doucement.

Une grimace dépara fugitivement la physionomie dure et sardonique de Saint-John.

« A ta guise ! Mais rappelle-toi que je t'ai averti. »

L'arbitre s'écria :

« Messieurs, à vos marques !

Les concurrents firent silence et se rangèrent sur la ligne de départ, les yeux plissés, les lèvres serrées.

« Prêts ! »

Les mollets des cinquante participants se nouèrent quand ils se penchèrent en avant.

« Partez ! »

Et la course commença ! Une giclée de supersoniques paralysa passagèrement la foule à travers les rangs immobiles de laquelle les concurrents s'infiltrèrent. Alors, ils s'élançèrent coudes au corps, contournèrent les automobiles garées et s'éparpillèrent. Presque tous prirent la direction de l'est, celle de l'Hudson et de la cité patibulaire qui se dressait sur la rive opposée du fleuve, à moitié cachée derrière le voile de suie des hydro-carbures incomplètement brûlés. Seul Baxter n'était pas parti vers l'Est. Contrairement aux autres, il avait mis le cap sur le pont George Washington et Bear Mountain City. Les mâchoires crispées, il se mouvait comme dans un rêve. Là-bas, à Larchmont, Adèle Baxter qui suivait la course à la télévision laissa échapper une exclamation étouffée.

« Il va vers le nord, m'man, » s'écria Tommy, son fils aîné âgé de huit ans. « Il va vers le pont ! Mais le pont est fermé pour un mois ! Il ne pourra pas passer par là ! »

« Ne t'inquiète pas, chéri. Ton père sait ce qu'il fait. »

Adèle avait parlé avec une assurance qu'elle était loin de ressentir. La silhouette de son mari disparut, se fondit dans la foule. Alors, elle se prépara à attendre — et à prier. Steve savait-il ce qu'il faisait ? Ou avait-il été pris de panique sous l'effet de la tension ? La graine de la catastrophe avait été semée au XX^e siècle mais la terrible moisson n'avait porté ses fruits que cent ans plus tard. La population mondiale, qui pendant d'innombrables millénaires avait augmenté lentement, avait soudain explosé. Elle avait doublé, et doublé encore. Les maladies étant jugulées et le ravitaillé-ment assuré, le taux de la mortalité continuait de baisser tandis que celui des naissances s'élevait parallèlement. Engluées dans le cauchemar de la progression géométrique, les masses humaines proliféraient comme des cancers en folie. Pour maintenir l'ordre, on ne pouvait plus compter sur les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse, ces policiers traditionnels : la peste et la famine étaient hors la loi, et la guerre était un luxe trop coûteux en cet âge de pénurie. Seule restait encore la mort, mais à tel point atrophiée qu'elle n'était plus que l'ombre de ce qu'elle avait été. Avec son sublime illogisme, la science s'acharnait à aller de l'avant vers le but insensé qu'elle

s'était fixé : faire en sorte de toujours accroître le potentiel de vie à l'intention d'un nombre de gens toujours plus grand. Et les gens suivaient, les gens se multipliaient inlassablement, ils s'empilaient à la surface de la Terre, épuisaient l'air respirable, polluaient les eaux, mangeaient des sandwiches d'algues industrielles glissées entre des tranches de pain à base de poisson, espérant obscurément le désastre qui éclaircirait leurs rangs — et l'attendant en vain. Cet accroissement quantitatif déterminait des changements qualitatifs au niveau de l'expérience humaine. En un âge plus innocent, l'aventure et le danger avaient été le propre des territoires vierges — grands sommets, mornes déserts, jungles torrides. Mais, au xxx^e siècle, la plupart de ces lieux étaient mis en exploitation car le besoin d'espace vital, toujours plus impératif, accélérât leur intégration. C'était à présent dans les cités monstrueuses et indisciplinables que se tapissaient l'aventure et le danger. Elles abritaient l'équivalent moderne des tribus sauvages, des fauves terrifiants et des maladies épouvantables. Une expédition dans New York nécessitait plus d'esprit de ressource, plus de résistance et plus d'ingéniosité qu'une anodine promenade sur l'Everest ou aux sources du Nil. Dans ce monde bouillonnant comme une marmite close, la terre était le bien le plus précieux. Les autorités la répartissaient en parcelles à mesure que l'on gagnait des surfaces nouvelles et, après une sélection opérée grâce à des loteries régionales, ces lots étaient attribués aux gagnants de la course au lopin de terre, qui s'inspirait de l'ouverture de l'Oklahoma et du territoire cherokee aux pionniers américains de 1890. Ces courses étaient considérées comme des épreuves équitables et salutaires. Elles passionnaient les masses et l'effet pacificateur qu'avait sur elles cette émulation par personnes interposées était dûment noté et approuvé. C'était déjà là une justification suffisante à l'existence de ce concours. En outre, le taux de mortalité particulièrement *élevé* chez les participants était avantageux. Cela ne représentait pas grand chose en chiffres absolus, mais le plus infime relâchement de la pression démographique était accueillie avec satisfaction dans cet univers où l'on suffoquait. Il y avait trois heures que le départ avait été donné. Steve Baxter alluma son transistor pour écouter les dernières nouvelles de la course. Le premier groupe de concurrents avait été refoulé par les blindés de la police à l'entrée de Holland Tunnel. D'autres, plus astucieux, avaient fait le détour par le sud, se dirigeant vers Staten Island ; ils étaient maintenant aux abords du pont de Verrazzano. Grâce à l'insigne de maire adjoint qu'il avait montré, Freihoff Saint-John avait été autorisé à franchir les barrages interdisant l'accès de Lincoln Tunnel. Le moment était venu pour Steve de jouer le tout pour le tout. La mine farouche, il pénétra avec un courage tranquille dans le port franc d'Hoboken qu'auréolait une sinistre réputation.

Le crépuscule enveloppait la plage. Sous les yeux de Baxter s'alignaient en demi-lune les navires rapides, parfaitement entretenus, de la flotille contrebandière d'Hoboken, arborant tous l'étincelant médaillon de la Garde Côtière. La cargaison de certains d'entre eux était déjà empilée sur le pont : cigarettes de la Caroline du Nord, alcool du Kentucky, oranges de Floride, ballots de marijuana de Californie, fusils texans. Chaque caisse était frappé du timbre officiel : CONTREBANDE - DROITS ACQUITTÉS. Car, en cette triste époque, les autorités aux abois étaient dans l'obligation de frapper de taxes les entreprises illicites elles-mêmes, ce qui conférait à celles-ci un statut quasi légal. Ayant soigneusement calculé son moment, Baxter monta à bord d'un bateau armé en course, aux lignes racées, et se dissimula au milieu des balles de marijuana qui constituait son, fret. L'embarcation était parée à lever l'ancre. Si seulement Steve n'était pas découvert pendant la courte traversée du fleuve...

« Eh! Qu'est-ce que c'est? »

Répondant à l'appel de l'officier mécanicien ivre qui avait inopinément découvert le passager clandestin, le reste de l'équipage afflua. C'était une équipe de forbans rouleurs d'épaules que tout le monde redoutait pour le détachement avec lequel ils tuaient. Ils étaient de la même race que les brigands sans foi ni loi qui avaient mis Weehawken à sac quelques années auparavant, incendié Fort Lee et semé la destruction jusqu'aux portes d'Englewood. Steve Baxter savait qu'il ne pouvait espérer de miséricorde de la part de ces bandits.

« Messieurs, » dit-il néanmoins avec un admirable sang froid, « j'ai besoin de passer sur l'autre rive de l'Hudson, s'il vous plaît. »

Le capitaine, un métis colossal à la figure zébrée de cicatrices et aux muscles noueux, se pencha en arrière et éclata d'un rire tonitruant.

« Un transbord, c'est ça que tu veux ? » fit-il dans l'argot grasseyant d'Hoboken. « Tu te crois sur le ferry de Christopher Street, peut-être ? »

« Pas du tout, capitaine. Mais j'avais l'espoir... »

« Tes espoirs, tu pourras toujours te les entartouiller »

Ce trait d'esprit déchaîna la joie des marins.

« Je paierai volontiers mon passage, » répondit Steve avec une dignité tranquille.

« Le payer ? » rugit le capitaine. « Ouais... ça nous arrive des fois de vendre des passages. Direct au milieu du courant, et puis le fond sans escale. »

Les rires de l'équipage redoublèrent.

« Si tel doit être mon sort, soit ! Je ne demande qu'une chose : permettez-moi d'envoyer une carte postale à ma femme et mes enfants. »

« T'as une safette et des crustins ? Pourquoi tu le disais pas ? Moi aussi, j'en avais dans le temps. Mais les crochards sont passés par là. »

« Je suis navré de l'apprendre, » fit Baxter avec une sincérité évidente.

« Je les revois, les petits solpiquets gambuler dans les ranassis, » murmura le capitaine dont le visage d'acier s'était radouci. « Le bon temps, c'était »

« Vous deviez être très heureux. » Steve éprouvait de la difficulté à suivre la conversation.

« Dame ouais ! »

Un homme d'équipage, qui avait les jambes torses, s'avança :

« Balancez-le donc à la baille et partons avant que la came prenne racine sur place. »

« C'est à moi que tu donnes des ordres, espèce de groufa-gneux à la caftangue ratapiégée ? Floquer ce type, non ! Rien que pour le souvenir de mes crustins, je ferai une bonne action, et que je sois grenailé si c'est pas vrai. » Se tournant vers

il ajouta : « On te passera de l'autre côté, l'ami, et à l'oeil ! »

Ayant ainsi touché par le plus grand des hasards une corde sensible chez le capitaine en réveillant un souvenir doux-amer dans sa mémoire, Steve avait obtenu un répit. Les contrebandiers se mirent à la manoeuvre et, bientôt, le bateau affrontait les vagues glauques de l'Hudson. Mais le sursis devait être de courte durée. Ils étaient juste au milieu du fleuve et venaient d'entrer dans les eaux fédérales quand un puissant projecteur déchira l'obscurité ; une voix métallique leur ordonna d'approcher. La malchance avait voulu qu'ils croisent la route d'une vedette de la patrouille fluviale.

« Saleté ! » hurla le capitaine. « Ramasser des taxes et tuer, c'est tout ce qu'ils savent faire ! Mais on va leur montrer de quel bois on se chauffe ! Aux armes, les gars ! »

Précipitamment, les hommes replièrent les bâches qui recouvraient les mitrailleuses de 50 et les deux diesels lancèrent un rugissement de défi tandis que le navire contrebandier, faisant de brusques écarts pour tromper l'ennemi, s'élançait en direction du sanctuaire de la rive new yorkaise. Mais la vedette était plus rapide et des mitrailleuses n'ont pas la loi en face d'un canon de quatre pouces. Un coup au but fracassa la lisse de la petite embarcation ; le projectile explosa dans la cabine principale, écrasant le hunier et arrachant les drisses babord du mât de misaine. Il n'y avait apparemment pas d'autre alternative que la reddition ou la mort. Mais le capitaine renifla l'air en vieux loup de mer et lança d'une voix tonnante :

« Temps le coup, mes braves ! Y a un ouessant qui va pas tarder à s'amener ! »

Les obus pleuvaient dru. Et, soudain, un vaste et impénétrable banc de nuage surgit de l'ouest, effaçant tout sous ses tentacules d'encre. Le navire endommagé put s'esquiver et abandonner le combat, tandis que les marins mettaient hâtivement leurs respirateurs en place tout en bénissant les cheminées d'usines de Secaucus. Un vent qui n'apporte rien de bon est un mauvais vent, comme le fit remarquer le capitaine. Une demi-heure plus tard, l'embarcation s'amarrait au quai de la 79^e Rue. Le patron donna une chaleureuse accolade à son passager et lui souhaita bonne chance. Et Steve Baxter se remit en marche. Il tournait le dos à l'Hudson. Devant lui, une quarantaine de rues à traverser pas plus. D'après les dernières informations de la radio, il était largement en tête des autres concurrents. Il avait même pris de l'avance sur Freihoff Saint-John qui n'avait pas encore émergé du labyrinthe du Lincoln Tunnel. Somme toute, Steve se débrouillait comme un dieu ! Mais son optimisme était prématuré. Vaincre New York n'était pas si facile. Il l'ignorait mais la partie la plus périlleuse du voyage restait encore à faire. Ayant dormi quelques heures dans une voiture abandonnée, Steve se remit en route, suivant West Side Avenue en direction du sud. L'aube se leva. C'était l'heure magique où l'on ne rencontrait guère plus de quelques centaines de citadins matinaux à chaque intersection. Les tours crénelées de Manhattan se dressaient, très haut, surmontées de la féerique tapisserie des antennes de télévision enchevêtrées se découpant sur le fond sable et ocre du ciel. Baxter ne pouvait imaginer quel était le visage de New York au siècle précédent, quand on coulait des jours aimables et heureux avant l'explosion démographique. Il fut brutalement arraché à sa songerie : un groupe d'hommes armés, qui semblaient avoir surgi du néant, lui barrait le passage. Ils portaient des masques, des casquettes noires à longue visière et des cartouchières en bandoulière. Ils avaient l'air de pittoresques scélérats. L'un d'eux, le chef de toute évidence, fit un pas en avant. C'était un vieil homme. Un visage rocailleux, une épaisse moustache brune, des yeux mélancoliques injectés de sang.

« Montre un peu ton laissez-passer, étranger, » dit-il.

« Je crois bien que je n'en ai pas, » répondit Steve.

« Bien sûr que t'en as pas ! Je suis Pablo Steinmetz et c'est moi qui délivre tous les permis de circulation dans le Secteur. Et je me rappelle pas t'y avoir vu. »

« Je ne suis pas d'ici. Je ne fais que passer. »

Les hommes aux casquettes noires ricanèrent et se donnèrent des coups de coude. Pablo Steinmetz frotta son menton hirsute et reprit : « Eh ben, mon

gars, tu cherches à passer par une route à péage privée qui m'appartient. C'est ce qui s'appelle une violation de propriété. »

« Comment quelqu'un pourrait-il posséder une route à péage en plein New York ? » protesta Baxter.

« Elle est à moi parce que je dis qu'elle est à moi, » fit Pablo Steinmetz en caressant les entailles gravées sur la crosse de son Winchester. « C'est comme ça, étranger, voilà tout. Maintenant, ou tu payes ou tu joues. »

Baxter se fouilla : son portefeuille avait disparu. Il était clair que le capitaine contrebandier avait, à l'heure des adieux, cédé à ses vils instincts et joué les pickpockets.

« Je n'ai pas d'argent. » Baxter eut un rire embarrassé. « Je ferais peut-être mieux de faire demi-tour. »

Steinmetz secoua la tête. « Pour le retour, c'est pareil que pour l'aller. La route est à péage dans les deux sens. Faut que tu payes ou que tu joues, » ;

« Eh bien, dans ce cas, je crois qu'il ne me reste plus qu'à accepter de jouer. Que dois-je faire ? »

« Courir. Nous, on te tirera dessus en visant seulement le haut de la tête. Le premier à te descendre gagnera une dinde. »

« Mais c'est abominable ! »

« Faut reconnaître que c'est pas drôle pour toi, » dit doucement Steinmetz. « Mais c'est comme ça que le ciment se désagrège. Les règles sont les règles, même dans l'anarchie. Alors, si tu veux bien avoir la bonté de courir vers la liberté... »

Les bandits qui continuaient de ricaner en se tapant dans le dos sortirent leurs pistolets de l'étui et repoussèrent leurs casquettes en arrière. Baxter se préparait à se ruer vers la mort...Au même moment, une voix retentit :

« Arrêtez ! » Une voix féminine.

Steve se retourna et vit une grande fille rousse qui se dirigeait vers le groupe des coquins. Elle portait un pantalon de toréador, une blouse hawaïenne et des sandales de plastique, tenue exotique qui faisait ressortir sa fière beauté. Elle avait une rose en papier dans les cheveux et un rang de perles de culture rehaus-, sait la sveltesse de son cou. Jamais Baxter n'avait vu une femme d'un charme aussi flamboyant. Pablo Steinmetz se rembrunit et gronda :

« Flame ! Qu'est-ce que tu fabriques ici, par tous les diables ? »

« Je suis venue mettre fin à votre petit jeu, père, » répondit-elle d'une voix froide. « Je veux profiter de l'occasion de parler avec cet olibrius. »

« C'est une affaire d'hommes. Cours, étranger ! »

« Ne bouge pas un muscle, étranger ! » s'écria Flame, et un petit derringering à la gueule menaçante parut sauter dans son poing.

Le père et la fille échangèrent un regard fulgurant. Le vieux Pablo fut le premier à rompre le charme.

« Sacré •bon Dieu de bon Dieu, Flame, tu peux pas faire ça ! Les règles sont les règles, et c'est vrai pour toi aussi. Ce type est entré illégalement sur une propriété privée, il peut pas payer et il faut qu'il joue. »

« Ce n'est pas un problème. » Flame glissa une main sous sa blouse et en sortit une pièce de vingt dollars d'argent qu'elle lança aux pieds de son père.

« Tiens ! Je paye. Et peut-être que je jouerai aussi. Viens, étranger. »

Elle prit Baxter par la main et s'éloigna avec lui. Les bandits riaient avec force coups de coudes dans les côtes en suivant le couple des yeux. Le

vieux les fit taire d'un froncement de sourcils. Il hocha la tête, se gratta l'oreille, se moucha et grommela :

« Satanée engeance, cette fille ! »

C'était rude mais il y avait une indéniable tendresse dans son ton. La nuit tomba sur la ville et les bandits dressèrent le camp au coin de la 69^e Rue et de West End Avenue. Les hommes aux casquettes noires s'allongèrent confortablement autour d'un feu grondant. Un succulent coeur de boeuf fut mis à la broche, on jeta dans une vaste marmite des paquets de légumes surgelés. Le vieux Pabto porta à sa bouche un jerrycan de Martini et but à la régalaide pour calmer la douleur imaginaire de sa jambe de bois. On entendait les appels d'un roquet esseulé en mal de compagne qui gémissait dans l'ombre. Steve et Flame se tenaient un peu à l'écart. La nuit silencieuse, dont le seul le fracas lointain des bennes à ordures brisait la sérénité, les envoûtait. Leurs doigts se frôlèrent, s'enlacèrent.

« Steve, » murmura enfin Flame, « Steve, je te plais, n'est-ce pas ? »

« Bien sûr, » répondit l'interpellé en lui entourant l'épaule du bras dans un geste fraternel qui pouvait peut-être prêter à équivoque.

« J'ai réfléchi, tu sais. » Elle se tut un instant, embarrassée, puis reprit : « Oh ! Steve, pourquoi ne pas abandonner cette course-suicide ? Pourquoi ne resterais-tu pas avec moi ? J'ai de terre, Steve. Vraiment de la terre: Soixante-quinze mètres carrés dans la cour du Central de New York. On pourrait la cultiver tous les deux ! »

Baxter était tenté. Qui ne l'eût été ? Il ne s'était pas rendu compte des sentiments que la ravissante fille-bandit éprouvait à son égard et ceux-ci ne le laissaient pas entièrement indifférent. L'ensorcelante beauté et l'ardeur de Flame Steinmetz, même s'il n'y avait pas eu l'attrait supplémentaire de cette terre, pouvaient avoir facilement raison du coeur du premier venu. L'espace d'un instant, Steve hésita et son bras se referma plus étroitement sur les épaules de sa compagne. Mais sa fidélité fondamentale eut raison de cette défaillance fugitive. Flame était le romanesque à l'état pur, l'éclair d'extase dont rêvent les hommes tout au long de leur existence. Mais Adèle était la tendre amie de son enfance, sa femme, la mère de ses enfants, la patiente compagne avec laquelle il vivait depuis dix ans. Pour un être de la trempe de Steve Baxter, il ne pouvait y avoir d'autre choix. Cette fille autoritaire n'avait pas l'habitude refus. Aussi furieuse qu'un puma écorché, elle menaçait Steve de lui arracher le coeur avec ses ongles et, après l'avoir saupoudré de farine, de le faire rôtir à petit feu. Les éclairs qui brillaient dans ses grands yeux et le tremblement qui agitait son sein montraient que ce n'étaient pas simplement des fleurs de rhétorique. Néanmoins, flegmatique et implacable, Steve s'accrocha à ses convictions sans en démordre et Flame réalisa avec tristesse qu'elle n'aurait jamais aimé cet homme s'il n'avait été imbu de ces principes d'une morale élevée sur quoi se brisaient ses désirs. Aussi, quand vint le matin, elle ne résista pas lorsque l'étranger tranquille manifesta son intention de s'en aller. Elle calma même la fureur de son père qui proclamait que Steve était un imbécile irresponsable et qu'on devait l'empêcher de partir dans son propre intérêt.

« C'est inutile, papa... tu ne le vois pas ? Il faut qu'il mène sa vie comme il l'entend, même si cela doit l'abrèger. »

Pablo Steinmetz capitula en maugréant et Steve Baxter se remit en route pour poursuivre son odyssée désespérée. Il marchait, bousculé et écrasé par la foule au point de frôler la crise de nerfs, aveuglé par les éclairs des néons que reflétait le chrome, assourdi par le vacarme incessant de la cité. Enfin; il atteignit une région où proliféraient les panneaux :

SENS UNIQUE

DÉFENSE D'ENTRER
SERREZ A DROITE
FERMÉ LE DIMANCHE ET LES JOURS FÉRIÉS
FERMÉ LES JOURS DE SEMAINE
INTERDICTION DE TOURNER A GAUCHE

Se faulant à travers ce dédale d'ordres contradictoires, il aboutit sans l'avoir fait exprès.. à cette vaste zone de misère connue sous le nom de Central Park. A perte de vue, chaque centimètre carré était occupé par *des* gourbis sordides, des tentes délabrées, des apprentis minables et de bruyants lupanars. Sa soudaine apparition parmi les habitants du parc, pauvres hères réduits à la condition animale, suscita nombre de commentaires défavorables. Les gens étaient persuadés que cet inconnu était un inspecteur des services de l'hygiène qui allait sceller leurs puits paludéens, abattre leurs porcs porteurs de trichinose et vacciner leurs enfants scrofuleux. La populace s'assembla bientôt autour de lui, brandissant des béquilles et proférant des menaces. Heureusement, quelque part dans l'Ohio, un grille-pain défectueux provoqua une panne de courant générale et Baxter mit à profit la panique qui s'ensuivit pour se tirer de ce mauvais pas. Mais il se trouvait maintenant dans un quartier où les plaques portant les noms de rues avaient depuis longtemps été arrachées pour désorienter les collecteurs d'impôts. Le soleil était caché derrière des nuages d'une blancheur aveuglante. Même une boussole n'aurait servi à rien en raison de la proximité de vastes quantités de ferraille : tout ce qui restait du légendaire métro de la cité. Steve Baxter réalisa qu'il était totalement et irrémédiablement perdu. Néanmoins, il persévéra avec un courage qui n'avait d'égal que son ignorance. Pendant des jours sans nombre, il erra à travers les rues anonymes, longea d'interminables tas de briques, des montagnes de vitres, des kyrielles d'automobiles. La population superstitieuse, craignant qu'il ne fût un agent du F.B.I., refusait de répondre à ses questions. Il continuait *d'avancer*, les jambes vacillantes, incapables de se procurer de quoi manger ou de quoi boire, incapable même de prendre un peu de repos de peur d'être piétiné par la cohue. Une charitable philanthrope l'arrêta juste au moment où il allait étancher sa soif à une fontaine dont l'eau polluée était porteuse du germe de l'hépatite. Elle soigna Steve chez elle — elle demeurait dans une cahute entièrement faite de journaux située près des ruines moussues de Lincoln Center — et l'exhorta à renoncer à son projet insensé pour se consacrer à secourir les masses pléthoriques, misérables et hébétées qui pullulaient de toutes parts. C'était là un noble idéal et Baxter s'interrogea. Mais, comme par hasard, il entendit les derniers résultats de la course sur le vénérable poste de radio de sa bienfaitrice. De nombreux concurrents avaient eu un sort fatal, conformément aux us et coutumes urbains. Freihoff Saint-John avait été jeté en prison sous inculpation de jets d'ordures sur la voie publique. Quant au groupe qui avait franchi le pont de Verrazzano, il avait disparu dans les entrailles de la citadelle de Brooklyn Heights aux cimes enneigées et nul n'en avait plus entendu parler depuis. Baxter comprit qu'il avait encore toutes ses chances Son moral avait considérablement remonté quand il se remit à nouveau en route. Mais il , affichait maintenant une confiance exagérée, plus dangereuse encore que le pire découragement. Comme il se hâtait vers le sud, il décida étourdiment de profiter d'une accalmie (le la circulation pour emprunter un trottoir roulant express et commit l'erreur de ne pas peser comme i l'eût fallu les conséquences de cette initiative. Il constata alors avec épouvante qu'il se trouvait sur une bande à sens unique où il était interdit de tourner. Et elle l'entraînait sans escale vers

les *terrae incognitae* de Jones Beach, de Fire Island, de Patchogue et de East Hampton. Il était indispensable de prendre une décision d'urgence. A gauche de Steve, un mur de béton aveugle ; à sa droite, une barrière arrivant à la hauteur de la taille et portant l'avertissement suivant : IL EST INTERDIT DE SAUTER LE MARDI, LE JEUDI ET LE SAMEDI ENTRE 12 HEURES ET 0 HEURE.

C'était un mardi après-midi — donc en pleine période d'interdiction. Néanmoins, Steve sauta par-dessus le parapet sans hésiter. La sanction fut prompte et terrible. Une voiture de police camouflée émergea de la cachette où elle était embusquée et se rua vers Baxter en tirant furieusement sur la foule (en ce siècle infortuné, la police était tenue, aux termes de la loi, de tirer furieusement sur la foule quand elle était à la poursuite d'un suspect). Steve se réfugia à l'intérieur d'une confiserie voisine. Alors, se soumettant à l'inévitable, il essaya de se rendre. Mais cela lui fut refusé en raison de la surpopulation régnant dans les prisons. Une grêle de balles le fit se jeter au sol tandis que les policiers au visage sévère installaient mortiers et lance-flammes portatifs. Apparemment, c'était la fin, non seulement des rêves de Baxter, mais aussi de son existence. Allongé par terre au milieu des berlingots bariolés et des rouleaux de réglisse, il recommanda son âme à Dieu et se prépara à mourir avec dignité. Mais ce désespoir était aussi prématuré que l'avait été son optimisme antérieur. Des bruits d'émeute parvinrent à ses oreilles et, levant la tête, il s'aperçut qu'un groupe d'hommes armés avait attaqué la voiture de police en la prenant à revers. Les policiers firent volte-face devant cette menace, et, pris dans un tir en enfilade, ils périrent jusqu'au dernier. Baxter s'avança vers ses sauveteurs pour leur exprimer sa gratitude et il eut la surprise de constater que Flame O'Rourke Steinmetz se trouvait à leur tête. La ravissante fille-bandit n'avait pu oublier l'étranger à la voix suave. En dépit des bredouilles, mentes de protestation avinés de son père, elle avait suivi Steve pas à pas pour voler à son secours. Les casquettes noires pillèrent le quartier avec une bruyante désinvolture tandis que Flame et Steve se retiraient dans la pénombre et la solitude d'un restaurant abandonné où, sous les pignons écaillés, vestiges d'un âge plus aimable, se joua une émouvante scène d'amour. Mais ce ne fut qu'un bref intermède doux-amer. Et Steve ne tarda pas à plonger à nouveau dans le vorace maelström de la cité.

Poursuivant inexorablement sa marche, les yeux presque entièrement fermés pour lutter contre les rafales de brouillard, les lèvres crispées de sorte que sa bouche n'était plus qu'une ligne blanche et farouche balafrant son visage, Baxter atteignit enfin l'angle de la 49^e Rue et de la 8^e Avenue. Et soudain, la situation se modifia en un clin d'oeil avec la brutalité catastrophique propre aux cités-jungles. Comme il traversait la rue, un inquiétant et profond rugissement s'enfla tout à coup et Steve réalisa que les feux étaient passés au vert. Les conducteurs, rendus fous par des jours et des jours d'attente, oublieux des obstacles mineurs, avaient d'un même mouvement écrasé la pédale de l'accélérateur. Le voyageur se trouvait au cœur d'un sauve-qui-peut véhiculaire. Avancer était aussi impossible que reculer. Réfléchissant à toute vitesse, Baxter souleva le couvercle d'une bouche d'égout et s'enfonça sous la chaussée. Une demi-seconde de plus, il eût été trop tard. Au-dessus de lui il entendait la plainte déchirante du métal torturé et les chocs retentissants des voitures qui se télescopaient. Il continua sa progression dans les égouts. Ce dédale de boyaux souterrains abritait une population dense mais il était quand même plus sûr que les voies de surface. Steve ne fit qu'une seule mauvaise rencontre, celle d'un apache qui l'attaqua au bord d'un canal collecteur. Endurci par ses expériences antérieures, il eut raison du lascar, s'empara du canoë de ce dernier — dans certains boyaux particulièrement bas de plafond, les canoës étaient d'une nécessité absolue — et gagna en payayant l'intersection de la 42^e Rue et de la 8^e

Avenue où une crue éclair le ramena à la surface. Le but si longtemps convoité était à présent à portée de sa main. Encore un bloc, un seul, et il atteindrait l'Office Latifundiaire de Times Square!

C'est alors qu'il se heurta à l'ultime obstacle qui mettait un point final à ses espoirs anéantis. Au milieu de la 42^e Rue se dressait un mur qui se prolongeait à perte de vue au sud et au nord, un mur cyclopéen qui avait surgi du jour au lendemain en vertu des voies quasi intelligentes que suivait l'architecture de New York. Baxter apprit que c'était la façade d'un gigantesque ensemble locatif de la tranche des revenus moyens supérieurs que l'on était en train d'édifier. Pendant toute la durée des travaux, la circulation était détournée sur le tunnel Queens-Battery et la déviation de la 37^e Rue Est. Il calcula que le détour ne lui prendrait pas moins de trois semaines et l'obligerait à traverser le secteur inexploré de Garment District. La course était finie pour lui. Le courage, la ténacité et la vertu n'avaient servi de rien. S'il n'avait pas été croyant, Baxter aurait songé au suicide. Avec une amertume non dissimulée, il mit en marche son petit transistor et écouta les dernières nouvelles. Quatre concurrents étaient déjà parvenus à l'Office Latifundiaire. Cinq autres, qui arrivaient par le sud, se trouvaient à quelques centaines de mètres du but. Et — c'était le coup de grâce — Baxter apprit que Freihoff Saint-John, auquel le Gouverneur avait accordé une amnistie pleine et entière, approchait de Times Square par l'est. Comme il était ainsi plongé dans les abîmes du désespoir, Steve sentit une main se poser sur son épaule. Il se retourna c'était Flame qui, une fois encore, l'avait rejoint. Bien qu'elle eût juré de ne plus jamais avoir affaire avec lui, la vaillante enfant était revenue sur sa décision. Cet homme aux manières douces et à l'humeur égale comptait plus à ses yeux que son orgueil. Plus, peut-être, que l'existence elle-même. Que faire à propos de ce mur ? La réponse était simple pour la fille d'un chef de bande ! Si l'on ne pouvait ni le contourner, ni ouvrir une brèche, ni passer par-dessous, eh bien, il n'y avait qu'à l'escalader ! Et, à cette fin, elle avait apporté des cordes, des chaussures à ailes de mouche, des pitons, des crampons, des piolets, des marteaux... tout le matériel d'alpinisme nécessaire. Elle était résolue à ce que Steve ait une dernière chance de réaliser le plus cher de ses vœux — et elle l'accompagnerait, qu'il le veuille ou non ! Ils escaladèrent côte à côte la paroi aussi lisse que du verre, affrontant d'innombrables dangers : les oiseaux, les avions, les tireurs isolés, tous les risques imprévisibles de la cité. Et là-bas, très loin au-dessous d'eux, Pablo Steinnetz, le visage semblable à un masque de granit rugueux, les suivait des yeux. Après une éternité tissée d'embûches, ils atteignirent le faite de la muraille et entamèrent la descente. Flame glissa. Horrifiée, Baxter vit son corps svelte tomber inexorablement et s'empaler sur l'antenne acérée d'une voiture. Il descendit aussi vite qu'il le put et s'agenouilla dans Times Square à côté du cadavre, à demi fou de chagrin... De l'autre côté du mur, le vieux Pablo pressentit que quelque chose d'irréparable s'était produit. Il frissonna, sa bouche se plissa en une grimace de douleur anticipée et il saisit une bouteille à l'aveuglette. Des mains solides remirent Baxter sur ses pieds. Il leva la tête et contempla stupidement le bienveillant et rubicond visage du Commissaire Fédéral du Lotissement. Il avait du mal à admettre qu'il avait gagné la Course. Avec un curieux détachement, toute émotion engourdie, il apprit de la bouche de ce fonctionnaire que la morgue et l'ambition de Saint-John avaient déclenché une émeute dans l'explosif quartier birman de la 42^e Rue et que son rival s'était vu contraint de chercher asile dans le labyrinthe des ruines de la Bibliothèque Municipale dont il n'avait pas encore réussi à se dégager.

Mais il n'était pas dans la nature de Steve Baxter de triompher du malheur d'autrui. Une seule chose comptait : il avait gagné, il était arrivé à temps pour se faire attribuer l'un des derniers arpents de terre encore disponibles sur le territoire. Un arpent qui n'avait coûté que des efforts, de la peine et la vie

d'une fille-bandit. Le temps est miséricordieux et, au bout de quelques semaines, Steve Baxter ne pensait plus aux tragiques événements qui avaient marqué la course. Un *jet* officiel l'avait transporté avec les siens dans la ville de Cormorant, dans la Sierra Nevada. De là, ils avaient pris un hélicoptère pour entrer en possession du prix. Un représentant de l'Office Latifundiaire, un homme au cuir tanné était là pour les accueillir et leur montrer leur parcelle de terrain. Le lopin s'étendait sous leurs yeux, ceinturé d'une clôture rudimentaire, sur le flanc d'une montagne presque verticale. A perte de vue s'étagaient d'autres lopins entourés de barrières semblables. Le sol, récemment défriché à coups de mines, était une succession de gigantesque entailles balafrant une surface de terre pulvérulente, couleur de sable. On n'apercevait pas un arbre, pas un brin d'herbe. Il y avait un logement, comme promis. Un apprentis, pour être plus précis. Apparemment, il tiendrait jusqu'au pro-CSain gros orage. Les Baxter contemplèrent le décor en silence pendant de longues minutes. Enfin, Adèle murmura : « Oh ! Steve... »

« Je sais, » répondit son mari.

« Notre nouvelle terre... »

Steve hocha la tête. « Bien sûr, ce n'est pas très... joli, » fit-il d'une voix hésitante.

« Joli ? Qu'est-ce que nous en avons à faire ? Elle est à *nous*, Steve. *A nous* ! Tout un arpent ! On pourra y faire pousser des choses... »

« Peut-être pas tout de suite. »

« Je sais bien ! Mais nous allons la travailler, cette terre, et nous l'ensemencerons. Nous ramasserons des récoltes. Nous vivrons ici, Steve, n'est-ce pas ? »

Muet, Baxter laissa son regard errer sur cet arpent si chèrement conquis. Les enfants — Tommy et la petite Amelia toute blonde — s'amusaient avec une motte de terre. Le fonctionnaire se racla la gorge et dit :

« Vous pouvez encore changer d'avis, vous savez. »

« Comment ? »

« Vous pouvez encore changer d'avis, » répéta l'autre. « Repartir pour votre appartement en ville. Il y a des gens qui trouvent que c'est un peu... sommaire, que ce n'est pas ce qu'ils espéraient. »

« Oh ! non, Steve... non ! » gémit Adèle.

« Non, papa, non ! » renchérirent les gamins.

« *Retourner* en ville ? Loin de moi cette idée. Je regardais, c'est tout. Je n'ai jamais vu autant de terre d'un seul tenant au cours de toute mon existence. »

« Je comprends ce que vous ressentez, » fit le fonctionnaire à voix basse. « Il y a vingt ans que je suis en poste et je suis encore tout remué quand je vois ça. »

Les Baxter échangèrent un regard d'extase. Leur guide se gratta le nez. « Eh bien, je crois que vous n'avez plus besoin de moi, mes amis. » Et il effectua une sortie discrète.

Steve et Adèle n'en finissaient pas de contempler leur nouveau domaine.

« Steve ! Oh ! Steve, c'est à nous, tout ça ! A nous ! Et c'est toi qui l'a gagné... tout seul ! »

Les lèvres de Baxter se serrèrent.

« Non, ma chérie, » dit-il très doucement. « Non, je ne l'ai pas gagné tout seul. Quelqu'un m'a aidé. »

« Qui donc ? »

« Un jour, je te raconterai. Mais, pour l'instant... entrons chez nous. »

Ils entrèrent dans l'appentis, la main dans la main. Derrière eux, le soleil plongeait dans le brouillard opaque de Los Angeles. C'était le plus beau des *happy ends* qu'il fût possible d'imaginer en cette seconde moitié du XXI^e siècle.